

Les impressions que l'on éprouve à la vue de ce lieu sont de deux natures bien différentes. Si vous êtes privé de ce sens moral et poétique, apanage de quelques âmes d'élite, vous le verrez d'un œil indifférent; vous le trouverez prosaïque, vous regretterez votre course et retournerez immédiatement sur vos pas. Si, au contraire, vous le voyez à travers le prisme des souvenirs, il vous paraîtra beau, intéressant; vous le visiterez, vous l'étudierez avec un amour tout religieux.

Or, les restes de ce qui fut la chartreuse de la Silve-Bénite, nous allons les décrire sans enthousiasme, comme sans dénigrement. On les appréciera selon son sentiment, selon son point de vue.

Ils sont divisés en deux parties bien distinctes, l'une ancienne, l'autre moderne. La première partie est située dans un petit vallon montueux qui s'enfonce dans le bois : c'est la chartreuse du *xiii^e* siècle. On y voit des fragments de murs d'enceinte, des voûtes écrasées, des arcades écroulées, des cellules à jour, des excavations inexplorées.

Là, d'après le plan dressé à l'époque où le couvent et ses domaines furent vendus comme biens nationaux, existaient encore l'église, les bâtiments habités par les moines titrés, par dom procureur, dom sacristain, dom courrier; les logements des frères et des servants; les appartements des étrangers, la cuisine, le réfectoire, l'hôpital, etc.

Tout cela est représenté aujourd'hui par des amas de décombres sans forme, sans nom, et qui ne nous permettent pas de découvrir la valeur du style architectural dont ils ne sont que la poussière.

Au milieu d'eux, ont poussé comme des parasites de misérables maisons et des hangars encore plus misérables. Les maisons sont habitées par un fabricant de tuiles et de briques, et par un potier qui confectionne de la vaisselle commune et des tuyaux de drainage. Les hangars, ouverts à tous les vents, contiennent les ateliers où l'on façonne ces divers produits, les rayons où on les fait sécher et les fours où on les soumet à la cuisson.